

## **Entre devoir de mémoire et abus de mémoire :**

### **Une lecture de *Quand on refuse on dit non* d'Ahmadou Kourouma**

Cyprien Bodo

Université Felix Houphouët Boigny

**Résumé :** L'article se propose d'analyser les outils théoriques de l'abus de mémoire qui génèrent la mémoire de l'abus et qui constituent des freins à une véritable réconciliation. Citons, la mémoire littérale, la falsification de l'histoire et l'« ethnic patriotism ». Il s'agira, après leur mise en exergue à travers leur opérationnalité dans *Quand on refuse on dit non* d'Ahmadou Kourouma, de proposer la voie todorovienne du bon usage de la mémoire : la mémoire exemplaire qui apparaît comme une forme de réminiscence réconciliatrice.

**Mots-clés :** devoir de mémoire, abus de mémoire, mémoire littérale, mémoire exemplaire, réconciliation.

**Abstract:** This paper aims at analyzing the theoretical tools of the abuse of memory which engender the memory of abuse and constitute hindrances to a true reconciliation. Let quote, literal memory, history falsification and "ethnic patriotism." Bringing these elements to the fore through their operationality in Ahmadou Kourouma's *Quand on refuse on dit non*, we will investigate, in Todorov's approach, the usage of good memory, that is, the exemplary memory which appears as a form of reconciliatory reminiscence.

**Key-words:** memory duty, memory abuse, literal memory, exemplary memory, reconciliation.

## **Introduction**

*Quand on refuse on dit non*<sup>1</sup> est le dernier roman de Kourouma paru à titre posthume. Les circonstances et les raisons qui ont généré ce texte, telles que précisées dans l'entretien entre le personnage-historien et enseignant, Fanta, et le personnage-narrateur enseigné, Birahima, sont éloquentes. Elles situent la portée de ce texte littéraire et dans une certaine mesure, sa nature :

« Pendant notre voyage, elle allait me faire tout le programme de géographie et d'histoire. [...] Je comprendrais les raisons et les origines du conflit tribal qui crée des charniers partout en Côte d'Ivoire. [...]

« Comment conserver tout ce qu'elle me dirait ? Je me suis directement adressé à Fanta. [...] Elle s'arrêta au milieu de la route, décrocha le sac touareg de son épaule et le fouilla. Elle sortit [...] un petit magnétophone. Elle me le rendit.

« Avec ça, tu pourras enregistrer nos conversations au cours du voyage. »

Je pris le petit appareil. J'étais content et le mis tout de suite en marche. [...] Maintenant, racontons ce qui s'est passé dans ce criminel de pays appelé la Côte d'Ivoire. Racontons ce qui s'est passé dans cette bordélique ville bété de Daloa. » (QOR, p. 41, 43,44, 19)

---

<sup>1</sup> Ahmadou Kourouma, *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil, 2004. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (QOR), suivi du numéro de la page.

L'horizon d'attente de l'œuvre et par ricochet de l'auteur apparaît dans cette séquence explicative. Le roman de Kourouma s'affiche comme un « diseur » de l'histoire « crisogène »<sup>2</sup> de la Côte d'Ivoire. A ce titre, il se pose comme une archive historique à un double niveau : sonore et écrit. Il est ainsi à la disposition de toute personne ou lecteur désireux, comme Birahima, de « comprendre les raisons et les origines du conflit tribal ivoirien », ses enjeux et ses manifestations. De ce fait, *Quand on refuse on dit non*, en tant qu'instrument contre l'oubli, est l'expression littéraire du devoir de mémoire.

Originellement lié à la Shoah, le devoir de mémoire, selon Sarah Gensburger, dans sa dynamique sémantique,

« [...] signifie principalement l'existence d'un devoir des individus, comme de la collectivité, de garder vivant le passé afin de rester vigilant et d'en tirer les leçons. Il exprime aussi l'idée qu'une reconnaissance est due à ceux qui ont eu à souffrir du passé qu'il s'agit de commémorer. [...] Affirmer un devoir de mémoire c'est accepter d'honorer la mémoire de ses morts, que chaque groupe social, autrefois victime et aujourd'hui héritier de la douleur, peut revendiquer la reconnaissance du préjudice subi et la célébration des siens, martyrs ou héros, voire la réparation symbolique ou matérielle. »<sup>3</sup>

Dans cette optique, *Quand on refuse on dit non* se donne à lire comme un texte commémoratif de la mémoire douloureuse de Birahima et selon ses propres termes, de « beaucoup de Dioulas comme moi [...] terrorisés, massacrés » (p. 27, 14). Subséquemment, ce roman-commémorateur est structuré par le personnel mémoriel que sont, des victimes (Dioulas, Burkinabés), des témoins et porte-paroles des victimes (Birahima, Fanta), des bourreaux (Bétés).

Une telle posture ne manque pas d'intérêt quand on la rapproche de la réflexion de Paul Ricœur sur le recouvrement mémoriel : « Oui, la manière dont le devoir de mémoire est proclamé peut faire figure d'abus de mémoire [...] sous le signe de la mémoire manipulée. »<sup>4</sup> Il souligne ainsi les limites de cet exercice. Il y a un soupçon de manipulation, de détournement, qui vient entacher – sans cependant contester- la légitimité du devoir de mémoire. Une possibilité d'abus dans son mode opératoire est donc envisageable. Partant, quelle est « la manière » dont le devoir de mémoire est utilisé, mis en scène dans le texte de Kourouma? Au regard de la double perspective de Jacques Le Goff, ce roman convoque-t-il une « mémoire qui libère » ou celle qui « asservit »? Il déclare notamment: « La mémoire ne cherche à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir. Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes. »<sup>5</sup> Sous le prisme de cette mise en garde, une lecture attentive de *Quand on refuse on dit non* laisse percevoir que le devoir de mémoire, bien souvent, bascule dans l'abus de mémoire, se laisse porter par la « mémoire-asservissement ». Il est donc question dans cette étude de faire ressortir de ce récit, produit de consommation publique, d'une part, les mécanismes discursifs de l'abus de mémoire qui l'alimentent et de proposer, d'autre part, la voie todorovienne d'un recours libérateur au devoir de mémoire: l'usage de « la mémoire exemplaire ».

---

<sup>2</sup> « Qui porte consubstantiellement la crise », Diandué Bi Kacou Parfait, « La dialectique de l'espace identitaire dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », in *En-Quête*, n°15, Abidjan, EDUCI, 2006, p. 133.

<sup>3</sup> Sarah Gensburger, Marie-Claire Lavabre. Entre « devoir de mémoire » et « abus de mémoire » : la sociologie de la mémoire comme tierce position. Bertrand Müller. *Histoire, mémoire et épistémologie. A propos de Paul Ricœur*, Payot, pp.76-95, 2005. <halshs-01068977>, consulté le 04/03/2016.

<sup>4</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 109.

<sup>5</sup> Cité par Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, 2004 [1995], épigraphe, p. 7.

## 1. Poétique de l'abus de mémoire dans *Quand on refuse on dit non* : une écriture « conflagrante »<sup>6</sup>

C'est à Tzvetan Todorov qu'on doit la notion d'abus de mémoire. Son texte éponyme, *Les abus de la mémoire*, à la fois, officialise le concept et en relève les manifestations. Ce paradigme apparaît en effet comme une critique du devoir de mémoire, notamment dans son usage. Il est fondamentalement une réflexion sur les mésusages du recouvrement mémoriel. Aussi écrit-il :

« Puisque nous savons maintenant que ces appels à la mémoire n'ont en eux-mêmes aucune légitimité tant qu'on ne précise pas à quelle fin on compte l'utiliser, nous pouvons nous aussi nous interroger sur les motivations spécifiques de ces « militants ». »<sup>7</sup>

Ainsi donc, c'est dans la finalité de la mémoire, distincte du simple recouvrement, que peuvent se loger des outils de l'abus. Partant, pour le critique,

« il n'existe pas de devoir de mémoire tout court. Cela ne veut pas dire, je m'empresse de le dire, qu'il y aurait un devoir d'oubli. Pas du tout. La mémoire est nécessaire, mais il faudrait ajouter aussitôt « en vue de quoi ? » »<sup>8</sup>

Subséquent, en cherchant à saisir la fin, l'objectif, qui porte une écriture sur la mémoire, il est possible d'identifier les formes de ce que Todorov appelle « son usage fallacieux »<sup>9</sup>.

Sous cet angle, le premier mésusage de la mémoire qu'il relève est « la mémoire littérale »<sup>10</sup>. Quel rôle le passé doit-il jouer dans le présent et la construction de l'avenir? Avec la mémoire littérale, le présent est soumis voire esclave du passé. De ce fait, le passé devient indépassable. Il est sacralisé, vénéré. Todorov parle dans ces conditions de « l'éloge inconditionnel de la mémoire »<sup>11</sup>. Ainsi, sous le prisme de la mémoire littérale,

« Un événement [...] est préservé dans sa littéralité (ce qui ne veut pas dire sa vérité), il reste un fait intransitif, ne conduisant pas au-delà de lui-même. Les associations qui se greffent là-dessus se situent dans sa contiguïté directe : je relève les causes et les conséquences de cet acte, je découvre toutes les personnes qu'on peut rattacher à l'auteur initial de ma souffrance et je les accable à leur tour, j'établis aussi une continuité entre l'être que j'ai été et celui que je suis maintenant, ou le passé et le présent de mon peuple, et j'étends les conséquences du traumatisme à tous les moments de l'existence. »<sup>12</sup>

Cette logique de la mémoire littérale structure la séquence suivante de *Quand on refuse on dit non* :

---

<sup>6</sup> En partant de la définition de « crisogène » de Diandué, écriture « conflagrante » prend ici le sens d'une écriture qui « comporte dans ses strates profondes les germes d'une crise », qui est génératrice de crise. *En-Quête*, n°15, *op. cit.*, p. 133.

<sup>7</sup> Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>8</sup> Tzvetan Todorov, *Du bon usage de la mémoire*, Genève, Ed. du Tricorne, 2000, p. 12, 13.

<sup>9</sup> *Les abus de la mémoire*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>10</sup> *Ibid.* p. 30, 42.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 13.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 30.

« Les gendarmes de Daloa ont été massacrés et les cadavres jetés dans un charnier parce que ce sont d'autres gendarmes, le 26 octobre 2000 à Abidjan, qui ont enlevé et rassemblé les Dioulas puis les ont mitraillés et ont jeté leurs corps dans un charnier géant à Yopougon. [...] Les autres fonctionnaires loyalistes que les rebelles ont pris ont été tués un à un parce que chaque cadavre faisait un escadron de la mort en moins disaient les Dioulas. » (QOR, p. 21)

Comme on peut le constater, la mémoire douloureuse des Dioulas est convoquée. Mais à quelle fin ? Pour justifier la reproduction de la douleur, la vengeance, en faisant à l'autre, à ses descendants, voire à sa corporation, ce qui a été fait aux victimes. En cela, la victime d'hier ou sa descendance devient bourreau et le bourreau d'hier ou sa descendance devient victime. On est dans un cercle vicieux de destruction de soi et de l'autre du fait du recours à la mémoire littérale. Avec elle, le massacre appelle le massacre sans état d'âme et installe dans l'équilibre de la terreur. De surcroît, dans l'extrait, elle incite à tuer par présomption, voire probabilité : « les autres fonctionnaires ont été tués parce que chaque cadavre faisait un escadron de la mort en moins ». Le présent et l'avenir sont ainsi déconstruits sous l'emprise du passé.

Le discours mémoriel est ici porté par la colère, le ressentiment. Or, les enjeux de la mémoire sont trop grands pour être laissés à la colère du narrateur sans nuance, sans distance critique de ce discours à travers des techniques narratives que sont, la parole isolée ou insérée<sup>13</sup>, le métadiscours dont Kourouma usait abondamment dans ses œuvres précédentes et qui font défaut dans ce roman en dehors de l'explication de quelques terminologies. Conséquemment, à la lecture de cette séquence dont le principe voire les mécanismes alimentent fondamentalement *Quand on refuse on dit non*, le sentiment général et généré est que ce roman de Kourouma est tenu par ce que Rousso appelle le « syndrome »<sup>14</sup> ou la « hantise du passé »<sup>15</sup>. Le texte semble faire le lit d'une approche pathologique de la mémoire qui finit par devenir un slogan, une arme idéologique, qui sont des freins au présent, à la construction de l'avenir et donc à la réconciliation, en ce qu'elle constitue, selon une formule du titre du livre de Eric Conan, « un passé qui ne passe pas »<sup>16</sup>.

Il y a donc abus dès lors que le rappel du passé, dans ce roman, n'a pas de visée exemplaire. La mémoire douloureuse des Dioulas, telle que mise en scène, ne trouve pas sa finalité en dehors d'elle, le récit n'offrant pas de contre-exemple positif à la séquence-témoin ci-dessus analysée. Elle est ainsi et reste dans une dynamique négative, conflictuelle : *mémoire du mal* (souvenir des injustices subies), *tentation du mal* (volonté, acte de vengeance).

La deuxième mauvaise utilisation opérationnelle dans *Quand on refuse on dit non* est, écrit Todorov, la volonté de « contrôler la mémoire »<sup>17</sup>. Une de ses manifestations est la falsification de l'histoire. Sur cette question, il écrit: « Les traces de ce qui a existé sont ou bien effacées, ou bien maquillées et transformées ; les mensonges et les inventions se mettent à la place de la réalité ; on interdit de chercher et de diffuser la vérité: tous les moyens sont bons pour parvenir à son but. [...] On réécrit l'histoire. »<sup>18</sup>

<sup>13</sup> La parole isolée dans un récit, écrit Francis Berthelot, « concentre en quelques mots une façon de penser, un regard porté sur une situation, ou la morale à tirer d'une histoire, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris, Nathan, 2001, p. 156.

<sup>14</sup> Henry Rousso, *Le syndrome de vichy. 1944-198-*, Paris, Seuil, 1987.

<sup>15</sup> Henry Rousso, *Hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998.

<sup>16</sup> Eric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>17</sup> Tzvetan Todorov, *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 167.

<sup>18</sup> *Les abus de la mémoire, op. cit.*, p. 10.

C'est ce qui ressort à l'examen de ce propos qui porte sur les concepteurs de l'ivoirité, une notion crisogène en Côte d'Ivoire:

« Les Bétés sont fiers d'avoir plein d'ivoirité; ils parlent toujours de leur ivoirité (ivoirité; notion créée par des intellectuels, surtout bétés, contre les nordistes de la Côte d'Ivoire pour indiquer qu'ils sont les premiers occupants de la terre ivoirienne). Les Bétés n'aiment pas les Dioulas comme moi. » (QOR, p. 16)

Avec la mise en évidence, à travers l'adverbe d'affirmation à valeur intensive « surtout », les Bétés sont présentés comme les principaux concepteurs de l'ivoirité. Qu'en est-il en réalité? Jean-Clet Martin, dans son étude sur la pensée de Deleuze, écrit qu'« un concept possède une vie qu'un auteur met en mouvement selon des phases très spéciales, un montage, une animation. »<sup>19</sup> Sur ce fondement, Ramsès Boa Thiémélé, dans son livre *L'ivoirité entre culture et politique*<sup>20</sup> s'est attelé à retracer « la vie » du terme ivoirité pour en déceler le concepteur. Il en ressort deux conclusions. Le mot ivoirité a été employé pour la première fois par l'intellectuel ivoirien Dieudonné Niangoranh Porquet, d'ethnie n'zima et non bété, sous le prisme culturel, dans les années mille neuf cent soixante-dix<sup>21</sup>. Cette idée est renforcée par l'article de Pierre Niava dans lequel il révèle que Niangoranh Porquet fait de « la griotique » un,

des éléments d'approche d'un nouveau concept, celui de l'ivoirité. Il est né d'une prise de conscience d'une gamme de traits et de caractères propres à l'Ivoirien. Ce concept, pour être dynamique, se donne une orientation perspective, tendant à maintenir, à développer et à renforcer ce qui existe déjà. L'ivoirité est un concept multiforme englobant la dynamique socio-économique, le triomphe culturel dont le tenant artistique est la Griotique, la pensée de l'homme ivoirien dans toute sa profondeur.<sup>22</sup>

Par ailleurs, dans le champ politique, la convocation de la notion de l'ivoirité relève de M. Henri Konan Bédié, qui, dans la cosmogonie ivoirienne, appartient à l'ethnie baoulé et non bété. Alors Président de la Côte d'Ivoire, dans son discours-programme du 26 août 1995, il déclare: « Ce que nous poursuivons, c'est bien évidemment l'affirmation de notre personnalité culturelle, l'épanouissement de l'homme ivoirien dans ce qui fait sa spécificité, ce que l'on peut appeler son ivoirité. »<sup>23</sup>

Sur ces entrefaites, dans l'histoire des idées en Côte d'Ivoire, faire dire à un personnage-historien, sans convoquer des stratégies littéraires de rééquilibrage, de recadrage, que les intellectuels bétés sont les principaux concepteurs de l'ivoirité relève de l'abus de la mémoire. Il y émerge une tentative de mainmise sur la mémoire originelle de la notion, notamment son effacement, sa destruction, puis son remplacement par une mémoire falsifiée. Le substrat idéologique est de présenter l'autre, le Bété en l'occurrence, sous les traits d'un fasciste et de justifier la vengeance propre à la mémoire littérale. On est dans le registre de ce que Jean Sévillia appelle « le terrorisme intellectuel »<sup>24</sup>. Le discours littéraire, ici, prend les allures de la propagande et de ce fait alimente, en tant qu'objet public, les tensions sociales.

<sup>19</sup> Jean-Clet Martin, *Deleuze*, Paris, Ed. de l'éclat, 2012, p. 113.

<sup>20</sup> Ramsès Boa Thiémélé, *L'ivoirité entre culture et politique*, Paris, L'Harmattan, 2003.

<sup>21</sup> *Ibid*, p. 87-92.

<sup>22</sup> Pierre Niava, « De la griotique à l'ivoirité », in *Fraternité Matin* (quotidien ivoirien) du 21 novembre 1974, p. 14.

<sup>23</sup> Henri Konan Bédié, *Le progrès pour tous, le bonheur pour chacun, oui nous le pouvons, discours-programme*, 1995, p. 21, cité par Ramsès Boa Thiémélé, *L'ivoirité entre culture et politique*, op. cit., p. 155.

<sup>24</sup> Jean Sévillia, *Le terrorisme intellectuel*, Paris, Perrin, 2004 [2000].

Le mésusage mémoriel enfin manifeste dans *Quand on refuse on dit non* relève de la rhétorique de l'« ethnic patriotism » selon une terminologie de Peterson Derek<sup>25</sup>. Celle-ci induit un discours mémoriel porté par le populisme ethnique, le culte de l'ethnie. La patrie, ici, c'est la structure ethnique qui transcende la nation. C'est elle qui est défendue, plébiscitée. La mémoire ethnique se nourrit en permanence d'interprétations et d'instrumentalisations du passé à des fins hégémoniques. Communautariste, non ouverte, elle souligne les antagonismes ethniques, renforçant du coup les tensions sociales. C'est ce qu'illustre, entre autres, le descriptif à valeur comparative qui suit :

« *Les Dioulas* ou Malinkés n'aiment pas *les Bétés*, ils se moquent d'eux. Ils les trouvent très violents et très grégaires (qui suivent docilement les impulsions du groupe social dans lequel ils se trouvent. *Les Bétés* sont toujours prêts à manifester et à tout piller (les maisons et les bureaux). *Ils sont toujours* prêts à se battre. Moi, Birahima, j'ai déjà dit que je suis un Dioula comme mon patron Fofana et comme mon maître Haïdara. » (QOR, p. 16, 17, nous soulignons)

Remarquons la vision essentialiste, à travers le choix, sur l'axe paradigmatique, du déterminant à valeur généralisante dans le désignateur « les Bétés », « les Dioulas » en lieu et place du partitif, « des Bétés », « des Dioulas ». Il en découle que tout individu Bété ou Dioula est ramené à son ethnie. Le discours est porté sur soi non pas en tant qu'individu mais en tant qu'ethnie. L'individualité, la spécificité, la liberté de penser, d'être, de choisir, lui sont niées. Tout Bété est de facto et de façon inéluctable, irréversible, violent, malhonnête, grégaire, au regard de l'adverbe temporel « toujours » induisant la permanence, la continuité, la pérennité, parce que Bété. Quant à tout individu Dioula, il est courageux, honnête, parce que Dioula. L'impossibilité pour un Dioula de défaillir, de méfaire et l'impossibilité pour un Bété de bien agir, qui fondent cet extrait, justifient le postulat, la directive comportementale qu'est « Les Dioulas ou Malinkés n'aiment pas les Bétés ». On comprend alors la fierté que le narrateur éprouve à proclamer son ethnie et non son humanité à travers l'expression « je suis Dioula comme mon patron Fofana et comme mon maître Haïdara ». Ses références, ses valeurs, ce sont des Dioulas comme lui. Il ne s'inscrit pas dans la trans-ethnicité.

De ce qui précède, il ressort que par le recours très abondant aux identifiants « Les Bétés », « Les Dioulas », *Quand on refuse on dit non* fait plus parler l'ethnie (fermée sur elle-même, rigide, intolérante, rancunière) que l'individu. Comme effet, « ce récit imposé », pour reprendre Paul Ricoeur<sup>26</sup>, fait la part belle au militantisme ou à « l'ethnicisme » mémoriel. Ainsi, s'il est indéniable que le devoir de mémoire fonde ce roman de Kourouma, il n'en demeure pas moins qu'il est alimenté par la rhétorique de l'abus de mémoire qui constitue un obstacle à la réconciliation : « On ne peut, écrit Todorov, justifier un usage fallacieux par la nécessité de se souvenir »<sup>27</sup>. Et partant du principe, avec l'écrivain britannique Gabriel Josipovici, qu'en littérature, « la voix qui raconte doit devenir quelque chose de contestable »<sup>28</sup>, celle de Birahima, telle que mise en scène par Kourouma, est problématique, contestable, à la fois dans sa tonalité que dans le contenu de son dire mémoriel. Il s'ensuit que le devoir de mémoire doit être dépouillé des partis pris idéologiques, politiques, ethniques, en convoquant « la mémoire exemplaire ».

<sup>25</sup> Peterson Derek, *Ethnic Patriotism and the East African Revival. A History of Dissent, c.1935-1972*, New York, Cambridge University Press, 2012.

<sup>26</sup> *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 104.

<sup>27</sup> *Les abus de la mémoire*, op. cit., p. 16.

<sup>28</sup> Entretien réalisé par Alain Nicolas, in [www.humanite.fr/gabriel-josipovici-la-voix-qui-raconte-doit-devenir-quelque-chose-de-contestable-600646](http://www.humanite.fr/gabriel-josipovici-la-voix-qui-raconte-doit-devenir-quelque-chose-de-contestable-600646), consulté le 1<sup>er</sup> mars 2016.

## 2. Du bon usage de la mémoire : la mémoire exemplaire comme vecteur de réconciliation

Comment dire la mémoire douloureuse sans pour autant disqualifier le présent et la construction de l'avenir? Comment concilier devoir de mémoire et « bon usage » de la mémoire? Comment définir les critères qui permettent d'opérer une bonne sélection mémorielle, étant entendu que tout discours mémoriel est une construction? La réponse, avec Tzvetan Todorov, tient au choix de la « mémoire exemplaire »<sup>29</sup>. Elle est présentée comme la forme majeure, qualitative, de réminiscence au regard de sa finalité. Ses réflexions suivantes en donnent le mode opératoire dans une situation de recouvrement du passé:

Tous ont le droit de recouvrer leur passé, certes mais il n'y a pas lieu d'ériger un culte de la mémoire pour la mémoire. Sacraliser la mémoire est une manière de la rendre stérile. Une fois le passé rétabli, on doit s'interroger : de quelle manière s'en servira-t-on, et dans quel but ? [...]

L'opération est double: d'une part, comme dans le travail d'analyse ou de deuil, *je désamorçe la douleur causée par le souvenir en le domestiquant* et en le marginalisant; mais, d'autre part, - et c'est en cela que notre conduite cesse d'être purement privé et entre dans la sphère publique -, j'ouvre ce souvenir à l'analogie et à la généralisation, j'en fais un exemplum et j'en tire une leçon [...]; *la mémoire exemplaire est libératrice; elle se laisse évaluer à l'aide des critères universels et rationnels qui sous-tendent le dialogue humain.*<sup>30</sup>

L'idée majeure est qu'en convoquant la mémoire par le biais de la fiction ou tout autre support, la mémoire exemplaire invite à se demander comment agir dans le présent, rétablir la confiance, assurer la paix civile ou la réconciliation quand on sait que le passé et son cortège de drames, de morts et d'injustices pèsent sur le présent. Elle encourage ainsi à la recherche, selon les termes de Paul Ricœur, d'une « juste mémoire »<sup>31</sup>. Elle est juste au sens de l'ajustement à la finalité, celle de l'apaisement et de la résolution des conflits sans pour autant nier la réalité d'un drame.

Cela passe, pour un écrivain de la mémoire, par le choix de stratégies narratives qui portent en elles ou véhiculent cette intention : défendre les valeurs humaines universelles. Ce faisant, on aboutit à la dynamique positive todorovienne que recèle le titre de son ouvrage, *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*<sup>32</sup>. *La mémoire du mal*, c'est le souvenir d'un drame, d'une injustice. Mais avec quelle finalité? Pour une *tentation du bien*, c'est-à-dire utiliser le drame pour servir de ferment à la tolérance, au respect des droits de l'homme, à l'éveil des consciences, afin de protéger l'humanité de toute injustice similaire ou autre. En somme, pour faire le bien à l'humanité. La mémoire exemplaire ainsi plébiscitée s'oppose à la mémoire littérale. La première se pose comme un outil mémoriel de réconciliation quand la seconde nourrit le conflit, la rancœur. Par conséquent, l'écrivain de la mémoire qui fait de la mémoire exemplaire le fond structurel, la clé de voûte de son récit, est un humaniste. Son stylet servira à la guérison des nations, à la réconciliation.

C'est un tel sentiment qui se dégage à la lecture du roman historique, *Madame la Présidente*<sup>33</sup>, de l'écrivaine ivoirienne, Fatou Fanny-Cissé. Alors que la situation initiale et le

<sup>29</sup> *Les abus de la mémoire, op. cit.*, p. 42.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 33, 30,31. Nous soulignons.

<sup>31</sup> *La mémoire, l'histoire, l'oubli, op. cit.*, Avertissement, p. I.

<sup>32</sup> *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle, op. cit.*

<sup>33</sup> Fatou Fanny-Cissé, *Madame la Présidente*, Abidjan, NEI-CEDA, 2015.

déroulé de ce récit convoquent la mémoire douloureuse de la Côte d'Ivoire à travers les motifs que sont, la dictature, la violence politique, les assassinats, les tentatives de coup d'Etat, le tripatouillage constitutionnel, la tentative de conservation du pouvoir par tous les moyens, la scénographie de la situation finale est instructive de la finalité de ce recouvrement mémoriel en ce qu'elle répond à la question todorovienne, « dans quel but? ». Le récit s'achève en effet avec l'usage de la stratégie narrative du renversement : les bourreaux d'hier ont perdu le pouvoir, sont devenus faibles, et les victimes d'hier ont acquis la puissance politique. Comment cette inversion est-elle gérée? Comment les victimes d'hier, au regard de la mémoire douloureuse qui définit leur passé, ont-elles agi dans le présent et sur le présent? La romancière écrit:

Il [le représentant des victimes, détenteur du nouveau pouvoir] parla calmement, posément. Les mots choisis pénétrèrent dans le cœur de ses concitoyens par la porte de la tolérance. Il commença par *rappeler* [...] la douloureuse parenthèse. Il argumenta qu'il arrive que ce genre de douleurs émaillent la vie des peuples mais qu'on ne devrait pas entrer dans un cycle de violence. [...] Il *exhorta* encore les uns et les autres à faire preuve de courage, de tolérance et d'abnégation pour pardonner et avancer.<sup>34</sup>

Le verbe « rappeler » informe de ce que l'orateur fait appel à la mémoire, au passé douloureux, de ceux qui ont maintenant le pouvoir. Mais à quelle fin? Les sociolectes « pardonner », « tolérance », « abnégation » sont éloquents. Ils soulignent, dans la perspective todorovienne, la voie de la mémoire exemplaire. Celle-ci convoque « la mémoire du mal », les injustices subies, non pas pour s'en aigrir, recourir à la vengeance, faire subir à l'autre le mal qu'il a fait, mais pour dégager les leçons de bonne conduite afin, précise Fatou Cissé à travers son personnage, « de ne pas entrer dans un cycle de violence ». Le double mouvement positif todorovien, dans un contexte de passé confligène, est ici opérationnel : « mémoire du mal » (rappel du passé douloureux), « tentation du bien » (enseignement positif à dégager, notamment les valeurs humaines) pour réconcilier, unir ce qui fut désuni. C'est ainsi que le personnage cité « rappelle » puis « exhorte » au « pardon », à « l'abnégation ». L'ethos, c'est-à-dire « l'image qu'[il] projette de lui-même dans son discours »<sup>35</sup> en fait une figure représentative de la mémoire exemplaire. Partant, *Madame la Présidente* est à l'antipode de l'usage de la mémoire littéraire.

C'est une telle optique qui fait défaut dans l'expression du devoir de mémoire dans *Quand on refuse on dit non*. Avec Birahima, ethos et pathos<sup>36</sup> entendu par l'émotion suscitée par son discours, contribuent au renforcement de la mémoire littéraire. Il appartient, il semble, au romancier du devoir de mémoire, au regard de sa fonction sociale, de la portée de son texte, de lire et de faire lire le passé douloureux sous l'angle de la mémoire exemplaire contribuant ainsi à la naissance ou au renforcement d'un imaginaire collectif structuré par la justice, la tolérance, le respect, l'humanisme, lesquels sont des vecteurs de réconciliation.

### Conclusion

Cette étude a mis en exergue les mécanismes discursifs de l'abus de mémoire opérationnels dans *Quand on refuse on dit non* de Kourouma, texte portant sur la crise ivoirienne, à travers fondamentalement la mémoire douloureuse dioula; il s'agit de la mémoire littéraire, de la tentative de falsification de l'histoire et du patriotisme ethnique. Ces procédés qui structurent le dire romanesque ont été analysés comme des obstacles à la réconciliation. On pourrait d'ailleurs questionner le titre de l'œuvre à cet effet. « Quand on

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 223. Nous soulignons.

<sup>35</sup> Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2010, [2000], p. 13.

<sup>36</sup> *Idem.*

refuse on dit non»: jusqu'où? Dans tous les cas? Ne ferait-on pas ainsi le lit au jusqu'aboutisme, à l'intransigeance, et finalement à la mémoire littérale? Et dans le cas où « on refuse mais on dit oui » pour réconcilier?

Cette lecture nous a conduit à nous intéresser et à plébisciter, à la suite de Tzvetan Todorov, dans le discours mémoriel, la mémoire exemplaire. Celle-ci, en situation de devoir de mémoire, désamorce la rancœur pour faire jaillir au cœur de la mémoire douloureuse des valeurs universelles comme la justice, le pardon, la tolérance, la fraternité, qui fertilisent la réconciliation.

### **Bibliographie**

- AMOSSY, Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand colin, 2010, [2000].
- BERTHELOT, Francis, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris, Nathan, 2001.
- CONAN, Eric, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, 1997.
- DEREK, Peterson, *Ethnic Patriotism and the East African Revival. A History of Dissent, c.1935-1972*, New York, Cambridge University Press, 2012.
- DIANDUE, Bi Kacou Parfait, « La dialectique de l'espace identitaire dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma, in *En-Quête*, n°15, Abidjan, EDUCI, 2006, p. 132-141.
- FANNY-CISSE, Fatou, *Madame la Présidente*, Abidjan, NEI-CEDA, 2015.
- GENSBURGER, Sarah, LAVABRE, Marie-Claire, « Entre « devoir de mémoire » et « abus de mémoire » : la sociologie de la mémoire comme tierce position. Bertrand Müller. *Histoire, mémoire et épistémologie. A propos de Paul Ricœur*, Payot, pp.76-95, 2005. <halshs-01068977>, (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01068977>), consulté le 04/03/2016.
- JOUTARD, Philippe, *Histoires et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte-Poche, 2015.
- KOUROUMA, Ahmadou, *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil, 2004.
- MARTIN, Jean-Clet, *Deleuze*, Paris, Ed. de l'éclat, 2012.
- NIAVA, Pierre, « De la griotique à l'ivoirité », in *Fraternité Matin* (quotidien ivoirien) du 21 novembre 1974.
- NICOLAS, Alain (entretien réalisé par), « Gabriel Josipovici : la voix qui raconte doit devenir quelque chose de contestable », in [www.humanite.fr/gabriel-josipovici-la-voix-qui-raconte-doit-devenir-quelque-chose-de-contestable-600646](http://www.humanite.fr/gabriel-josipovici-la-voix-qui-raconte-doit-devenir-quelque-chose-de-contestable-600646), consulté le 1<sup>er</sup> mars 2016.
- RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- ROUSSO, Henri, *Hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998.
- ROUSSO, Henri, *Le syndrome de vichy. 1944-198...*, Paris, Seuil, 1987.
- SEVILLIA, Jean, *Le terrorisme intellectuel*, Paris, Perrin, 2004 [2000].
- SHLOMO, Sand, *Crépuscule de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 2015.
- THIEMELE, Ramsès Boa, *L'ivoirité entre culture et politique*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, 2004 [1995].
- TODOROV, Tzvetan, *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000.
- TODOROV, Tzvetan, *Du bon usage de la mémoire*, Genève, Ed. du Tricorne, 2000.